

Patrick Chamoiseau

Conférence
prononcée au MuCEM
le 30 janvier 2014



Patrick Chamoiseau



Civilisation-barbarie, relation

Conférence
prononcée au MuCEM
le 30 janvier 2014

« [...] *Et je n'ai pas connu toutes leurs voix,
et je n'ai pas connu toutes les femmes, tous les hommes
qui servaient dans la haute demeure de bois ;
mais pour longtemps encore j'ai mémoire des faces
insonores, couleur de papaye et d'ennui,
qui s'arrêtaient derrière nos chaises comme
des astres morts.* »

Saint-John Perse, *Pour fêter une enfance*,
Paris, Gallimard, La Pléiade.

La vision du poète – Cette haute demeure dont parle Saint-John Perse, c'est l'Habitation familiale dans laquelle il est né, en Guadeloupe. Comme toutes les Habitations antillaises, il s'agit de la propriété de plusieurs générations de planteurs qui ont bâti leur richesse sur l'une des barbaries majeures de l'histoire du monde : la traite des Nègres et l'esclavage. Avant de quitter la Guadeloupe pour toujours, Perse va célébrer ce lieu d'enfance avec une puissance poétique qui fait de lui l'un des poètes les plus substantiels du xx^e siècle. Si sa poétique resta d'une certaine manière celle du « dernier conquistador » (comme l'a désigné affectueusement Aimé Césaire), il n'en demeure pas moins que, dans son œuvre, le poète guadeloupéen s'est aventuré, bien avant nous, dans les méandres des notions de « civilisation » et de « barbarie ».

Descendant de planteurs esclavagistes, Perse va naître dans ce lieu paradoxal que constitue la plantation aux Amériques. Outil de colonisation. Outil de déshumanisation. Outil d'accompagnement de la conquête et des irrémédiables dominations. C'est aussi un des creusets de la rencontre des peuples et des cultures du monde. Dans la tradition familiale de Perse, l'Habitation est le socle d'une glorieuse aventure : celle du cheminement de la civilisation dans les Amériques. D'une manière générale, les planteurs, leur descendance, vont toujours célébrer cette vision des choses qui leur permet d'effacer les barbaries que furent les génocides amérindiens, la traite transatlantique, l'esclavage, les méfaits ordinaires des colonisations.

Néanmoins, le talent de Perse va lui permettre d'échapper à cette pauvreté.

Bien entendu, il habitera son pseudonyme. Il s'inscrira dans l'universel désincarné en sorte d'échapper à toute bâtardise et à tout métissage. L'Atlantique sera sa seule adresse identitaire. Il glorifiera une essence française, très noble, inscrite

dans le firmament occidental, et dont il fera l'assise de sa vision et de son écriture. Enfin, il aura une très haute perception de la notion de « civilisation », laquelle entrera facilement en concordance avec ses célébrations de la noblesse, de la grandeur ou de la pureté. Cet aveuglement aurait pu le précipiter dans des ornières indépassables, mais la magie de son talent lui permettra de toujours complexifier l'affaire.

Donc, avec ses souvenirs d'enfance, au cœur de cette *estime poétique* par laquelle il transmute le lieu terrible de sa naissance, Perse aura suffisamment de sensibilité pour capter les survivances de la vieille barbarie fondatrice. Là où l'observateur ordinaire aurait vu des domestiques zélés, des nègres souriants, aux façons enfantines, lui percevra des « astres morts, couleur de papaye et d'ennui », des vies tétanisées qui, malgré leur condition relativement confortable dans la maison du maître, diffusaient une douleur profonde, accusaient les stigmates d'un indépassable attentat, et constituaient par leur seule existence l'archive vivante d'une barbarie. En plein cœur de cet outil de civilisation, la sensibilité de Saint-John Perse surprendra « la déflagration du crime et de la sauvagerie ».

C'est la grâce du poète que d'échapper ainsi aux illusions que transportait et que transporte encore l'idée de civilisation.

La couple des opposés – La civilisation représenterait un écosystème de cultures, de techniques, de sciences, de fondements philosophiques et de structures symboliques qui nous permettraient l'accomplissement d'une meilleure humanité : humanité de raison, humanité de lumières, humanité de dignité, de décence, de solidarité, de générosité... À l'inverse, la barbarie concentrerait la basse fosse ténébreuse, tout ce qui nous ramène aux pulsions animales, aux invalidations de la Raison, aux régressions de toutes natures, à commencer par les crimes contre l'espèce humaine. Ces deux notions rejoignent l'idée qu'il puisse exister une vérité suprême, une mesure définitive entre la lumière et l'ombre, entre le juste et l'injuste, un absolu grâce auquel il était possible de mettre en branle notre devenir vers la terre promise d'une excellence humaine.

Quand un groupe d'Homo sapiens voulait affirmer son existence, sa légitimité sur un territoire, il se racontait des histoires, à commencer par celle d'une création du monde, à laquelle venaient s'ajouter des mythes fondateurs, qui eux se voyaient complétés par ces chants communautaires d'où allaient surgir les Histoires nationales. Cette légitimité, reliée à la création du monde, constituait des absolus si forts que les identités premières se penseront de toutes manières exclusives des autres. Mon identité, ma culture, ma Nation, ma civilisation, seront ce qu'il existe de mieux au monde, ils deviendront la Vérité, et auront de ce fait

vocation à s'imposer à la planète entière et au reste des hommes. Dans les cultures archaïques, pour se distinguer des présences naturelles, des présences animales, du reste de leurs semblables, la plupart des peuples se désignaient comme étant les « êtres humains ». Même si les absolus culturels identitaires et civilisationnels ne seront pas toujours aussi *projetés* qu'en Occident (certaines cultures organisant un rapport plus circulaire, plus humble et mieux participatif aux équilibres naturels), il n'en demeure pas moins que l'histoire de l'Homo sapiens n'est pas seulement celle du déploiement de la Raison. Elle raconte aussi celle de son inépuisable déraison : la démesure, l'excès, les passions, le bruit et la fureur, qui sont la matière vive de cette profondeur humaine que savaient voir excellemment Shakespeare, Dostoïevski, Faulkner ou bien García Márquez. Le logiciel de base, les cultures, et leurs ensembles en civilisations s'inscriront toujours dans une construction interne entre le *dedans* et le *dehors*, entre le bien et le mal, entre le juste et l'injuste, entre le praticable et l'impraticable, entre l'acceptable et l'inacceptable, entre l'ouverture au monde et la fermeture au monde. Dès lors, autour de ces absolus, vont se déployer les infinis de la barbarie, c'est-à-dire tout ce qui ne sera pas inscrit dans une vérité intérieure tutélaire. Cette élection d'une vérité ultime autorisait les extensions territoriales, les hiérarchisations des différences humaines, la domination des autres, domination de la nature, avec bien entendu l'ambition de tout résoudre des mystères du réel. Une prétention que la science, après l'esprit magique, allait porter durant des siècles en compagnie d'une suprématie de la Raison, une propension à organiser le monde dans l'hyper-technicité, de même que dans des pensées de système ou systèmes de pensée.

Les narrations fondatrices mises en place par l'Homo sapiens comportaient aussi l'idée sous-jacente d'une *progression* possible. Un *progrès* qui partirait de l'état de nature, d'animalité ou de bestialité, avec toutes les démesures qu'un tel état suppose, pour un cheminement vers une concentration de valeurs hautes, signifiant la plus belle manière d'être humain et de se comporter comme tel. L'idée de civilisation, organisée autour de la prééminence humaine, ferait de tous les humanismes un aboutissement de l'ensemble du vivant, un *achèvement suprême* qui autoriserait de tout mettre au service de cette plénitude. On tiendrait alors les deux extrémités de la ligne du progrès : le non-humain à la base, et l'humain dans toute son excellence.

Les héros des récits anciens vont donc passer leur temps à nettoyer le monde, à pourchasser les « monstres », métis, hybrides, existences composites, difformités incertaines, déraisonnables, entre le végétal, le minéral, l'animal et le fondement humain. Les héros seront tous des civilisateurs. C'est avec cette conception du progrès que certains humanismes vont hiérarchiser l'idée de l'humain, hiérarchiser cultures et civilisations, et se retrouveront en rupture avec les diversités du vivant, donc avec toute une perception complexe de notre positionnement dans

l'entour auquel nous appartenons. Dans la foulée, les cultures se percevront détachées des autres, tout comme les civilisations tendront à se penser sans les autres, c'est-à-dire dans des *absolus narratifs et symboliques* qui leur conféraient une prééminence. Les civilisations historiques (qui finiront par éliminer les cultures préhistoriques) organiseront ces mêmes absolus autour du principe de l'État-nation, des religions monothéistes, de la Patrie, et de leurs frontières à étendre selon un droit divin. Ce sera donc le principe de toute culture, et de tout ensemble civilisationnel, que de se penser au centre et en aboutissement de la totalité du monde, et donc de susciter de toutes pièces autour d'eux une réalité désignée comme barbare. La civilisation occidentale se pensera seule au monde, et assumera jusqu'à l'extrême l'immense fardeau de l'homme blanc, qui sera de civiliser tout le reste des hommes, et par là même, dans l'exacerbation de cette logique, d'asservir à son développement toutes les formes du vivant.

L'indissociable – De même que Perse percevait l'archive du crime en plein cœur des fastes de son habitation de naissance, tous les peuples non-occidentaux du monde allaient découvrir en plein cœur des Lumières occidentales (de leur Raison, de leurs sciences, de leurs arts) le surgissement des barbaries les plus inattendues. La civilisation occidentale, se pensant solitaire et chargée de mission, allait avancer vers le monde, dans le monde, avec les génocides, les conquêtes, les dominations sans partage, les asservissements de toutes natures, les démesures violentes, les tueries impensables et bien entendu les calamités de la traite, de l'esclavage, et de toutes les formes de colonisation. « Les peuples du monde ont vu surgir des barbares ! » Sous l'impulsion occidentale, le monde allait construire son unité à coups de crimes d'État ou de massacres légaux. L'esclavage sera légitimé par les articles du Code Noir. Quant à la colonisation, les dominations coloniales, elles se verront justifiées par des lumières inscrites dans des vérités définitives et des absolus renfermés sur eux-mêmes. Le stalinisme, le nazisme, les tueries des grandes guerres, les tortures et massacres des longues guerres coloniales, seront organisés par des États souverains, de technologie avancée, de cultures policées, des royautes, des républiques et des démocraties, et ce retour de flamme de l'innommable se verra lui aussi justifié sur tous les tons possibles.

C'est une vieille histoire humaine que celle-là : toute culture nous ouvrant au monde tout en nous fermant au monde, toute culture se créant ses barbares, et toute culture justifiant (jusque dans ses fondements) ses attentats contre les autres, et en définitive contre l'ensemble du vivant. L'idée de civilisation constituait de fait une fermeture à défendre, l'installation d'une distance avec l'altérité, avec le différent, les langues différentes, les dieux différents, une rupture avec ce que représente l'Autre dans le fondement de ce que je suis. L'Autre devenait un

barbare, un *en-dehors*, un inutile, qui en fonction des degrés de sa différence pouvait être au mieux toléré, au pire exterminé. Entre l'Autre « toléré », et l'Autre « exterminé », il y aura cette autre posture triomphante aujourd'hui, et qui sera l'autre « intégré », c'est-à-dire désintégré et absorbé dans un être-au-monde maintenu intangible.

Et donc, dans la couple indissociable de civilisation-barbarie, il nous est clair, comme l'a d'ailleurs dit Perse, que « l'ombre et la lumière étaient très près d'être une même chose ». Que barbarie et civilisation étaient en fait de même attelage, que l'une habitait l'autre, que l'une se nourrissait de l'autre, que leur couple constituait un ensemble infernal qui allait rythmer les colonisations et les décolonisations, orner toutes les xénophobies, organiser la domination occidentale et, à travers elle (dans le déploiement de la technoscience), l'instauration du capitalisme et de cet espace de civilisation-barbarie que constituent le marché et son hydre financière. Jamais la science, la technique, la philosophie, le bien-être matériel, n'ont été aussi puissants, jamais la Raison n'a été autant affirmée, et jamais les misères moyenâgeuses n'ont été aussi généreusement de retour; jamais la précarité, la violence, les régressions n'ont été aussi généralisées, les inégalités aussi croissantes, les injustices aussi impunément triomphantes. La barbarie consubstantielle au fait humain, cet inhumain qui fait partie de l'humain, se voit sans cesse animée, réanimée, et surtout déchaînée, par des barbaries techniques, économiques, commerciales, médiatiques, scientifiques... toujours inépuisables. Et ce qui amplifie notre sidération, c'est que nous avons intériorisé le sentiment qu'il n'existe pas d'alternative à la démesure capitaliste rayonnante aujourd'hui, que les inégalités sont une donnée à vivre, et que les accumulations financières de quelques-uns au milieu d'un océan grandissant de misères sont la résultante d'une meilleure aptitude ou d'une meilleure intelligence, et donc d'un petit nombre d'humains plus performants que d'autres. En surprenant les *faces insonores*, debout derrière sa chaise, Perse avait compris que « le triomphe de toute civilisation accentue le triomphe d'une barbarie qui lui demeure consubstantielle ».

La Relation – Et là, je prends plaisir à retrouver ce vieux conquistador, mon Saint-John Perse, l'homme de l'universel hautain, le chantre du monde occidental, mais qui aura sans doute retenu la leçon de sa maison d'enfance. Au cœur de sa haute idée de la civilisation, il va quand même témoigner des frémissements d'une troublante complexité. Dans le recueil qui s'intitule *Vents*, on peut retrouver l'expression triomphante de la vieille hiérarchie : « *Au loin sont les pays de terre blanche, ou bien d'ardoise. Les hommes de basse civilisation errent dans les montagnes. Et le pays est gouverné...* ». Mais quelques pages plus loin on peut surprendre cette incroyable sensibilité emporter la notion de civilisation dans

une effervescence ouverte. Écoutons-le : « ... *Une civilisation du maïs noir – non, violet : Offrandes d'œufs de flamants roses ; bouillons d'avoine dans les cornes ; et la sagesse tirée des grandes sacoches à coca.*

« *Une civilisation de la laine et du suint : Offrandes de graisse sauvage ; la mèche de laine au suif des lampes ; et les femmes dégraissées au naphte pour les fêtes, les chevelures de lignite assouplies à l'urine.*

« *Une civilisation de la pierre et de l'aérolithe : Offrandes de pyrites et de pierres à feu ; mortiers et meules de grès brut ; et l'œil au nœud des moellons comme à l'épi des nébuleuses ornant la grande nuit des pâtres... »*

Ici, les « basses civilisations » se mettent soudain à étinceler de toute la force d'une poétique qui en fait des merveilles, merveilles de simplicité, merveilles de sobriété, merveilles d'humilité, merveilles d'une reliance très profonde à toutes les formes de l'existant. Et, comme devinant que cette notion de civilisation allait se dissoudre dans quelque chose de plus ouvert, voici comment Perse la précipite entre des mains pour le moins singulières : « *À l'aventure poétique, ils eurent part jadis, avec l'augure et l'aruspice. Et les voici, vocables assujettis au même enchaînement, pour l'exercice au loin d'une divination nouvelle... Au soir d'antiques civilisations, c'est un oiseau de bois, les bras en croix saisis par l'officiant, qui tient le rôle du scribe dans l'écriture médiumnique, comme aux mains du sourcier ou du géomancien.* »

Là encore, on est frappé par cette foudre de clairvoyance au cœur de l'aveuglement proclamé de Perse. Le Poète de l'universel occidental déclinera l'idée de civilisation de toutes les manières possibles. Il passera l'essentiel de sa vie à tenter d'inventorier tout le Divers du monde, à vouloir organiser cette démesure dans la mesure de son verbe souverain. Perse aura une prescience de la complexité du monde que l'on ne saurait enfermer dans la couple de civilisation et de barbarie. Tout comme Césaire qui s'écriera, « le monde se défait, mais je suis le monde... ! », – et comme Édouard Glissant qui en fera la matière de sa poétique, Perse faisait appel à « une divination nouvelle », une invocation de ce Divers que Segalen avait chanté, et qui lui semblait être la mesure la plus poétique, donc la plus juste, de notre manière de percevoir et de vivre le monde. Perse avait l'intuition que les cultures tout comme les civilisations s'étaient ouvertes, qu'on pouvait les rencontrer en dehors des absolus et des vérités, et que l'on pouvait, tout comme l'immense Segalen, en percevoir des sensibilités qui n'épuisent jamais le monde dans une seule vérité, dans un système magique, un système de pensée, mais véritablement dans les formulations d'une richesse océanique. L'officiant dont parle Perse qui prend mesure du monde dans une écriture médiumnique, tout comme le sourcier ou le géomancien est en fait un poète, et la divination nouvelle dont il parle est une poétique.

Cette poétique est celle de la Relation.

Glissant, tout comme Césaire, a perçu le monde non comme une mosaïque de cultures et de civilisations étanches, vouées à s'entrechoquer, mais dans une unité chaotique, un ensemble dynamique où tout se retrouvait en contact avec tout, et dans laquelle chaque chose s'instituait en effet et en cause, à la source et dans le devenir. Perse surgira dans la maison du maître esclavagiste, ce qui lui donnera cette soucieuse élévation dans un universel devenu malgré tout scintillant d'une somptueuse diversité; mais Césaire et Glissant émergeront à l'autre extrémité, au cœur du quartier des esclaves. Une telle émergence signifie qu'ils vont naître non pas de manière monolithique, une et définitive comme dans les identités ataviques structurées d'absolus, mais dans l'archipel d'une série de déflagrations, qui partiront de la cale du bateau négrier, passeront par chaque anneau de fer, chaque coup de fouet, toutes les instances du déshumain, toutes les stratégies de renaissance et de survie, tous les mélanges et toutes les résultantes. Cette diffraction horizontale depuis l'horreur esclavagiste allait leur révéler que les plus grandes civilisations sont de même intensité que leurs vieilles barbaries, que les cultures sont autant l'expression de l'Homo sapiens que de l'Homo demens, que la lumière a besoin d'ombre, que l'ombre chante la lumière, que le crime pouvait être fondateur, que l'inhumain n'était rien d'autre qu'une dimension de l'humain, et que le « chaosmos » du monde exigeait une autre approche de notre épanouissement.

L'autre leçon de l'horreur esclavagiste américaine est qu'elle allait forcer ses victimes africaines à renaître, non pas de manière collective (entre les lignes de force d'une genèse, d'un mythe fondateur, d'une culture, d'une vérité ou d'une civilisation), mais dans l'infinie ambivalence d'une humanité à reconstruire de manière solitaire. Les cultures archaïques emprisonnaient l'individu dans ces systèmes symboliques que sont les cultures et leurs ensembles civilisationnels. Toute culture ou toute civilisation était un cadre coercitif imposé à des individualités considérées comme dangereuses pour leur stabilité. Les premiers explorateurs occidentaux, négriers, commerçants et autres aventuriers vont d'une certaine manière – par leur audace, leur appétit en face de l'inconnu – échapper à la neutralisation de leur culture ou de leur civilisation pour des expérimentations individuelles de toutes les ombres et de toutes les lumières. Dans un haut degré d'intensité individuelle, ils constitueront souvent des monstres assez inhabituels et parfois des personnalités hors du commun. Plus que toutes les autres armes, leur individuation allait terrasser les organisations communautaires qu'ils allaient entreprendre de civiliser, et donc d'annihiler. Les cultures américaines (cultures de créolisation surgies des barbaries, des génocides, de la traite et de l'esclavage) vont accélérer le processus d'individuation

qui est inscrit dans l'aventure humaine. L'esclave sera forcé de recouvrer son humanité de manière secrète, souterraine, solitaire, avec des ritualisations collectives éphémères qui jamais ne donneront naissance à ces absolus que génèrent les mythes fondateurs des stratégies communautaires. Toutes les musiques des Caraïbes et des Amériques sont des musiques d'individus constitués en personnes. Dans un orchestre de jazz, de gwoka, de reggae, de zouk ou de salsa, la polyrythmie et l'improvisation permettent à chaque musicien d'exprimer une tentative de plénitude qui ira se heurter à ce qu'expriment les autres : l'harmonie sera dans le chaos, et le désordre se fera génésique autour d'un ensemble de personnes distinctes. Le même processus se retrouve dans la rencontre contemporaine des cultures et civilisations du monde, où chacun (dans son individuation) doit devenir une personne, se construire une éthique, tenter de vivre à l'échelle de la totalité du monde, avec toutes les richesses et toutes les ombres qu'a pu produire Sapiens.

Césaire et Glissant – et Perse dans une certaine mesure – échapperont à toute simplification manichéenne pour deviner ce qui sera l'élément dominant du monde contemporain : la *mise-en-relation* des cultures et des civilisations dans des flux créés non par des communautés mais par des expériences individuelles.

À ce stade, il nous faut distinguer la *mise-en-relation* de la *mise-sous-relation*.

En touchant les Amériques, Christophe Colomb allait parachever une nouvelle mondialisation : la *mise-sous-relation* des cultures et des peuples. Cette mise en contact allait entraîner les asservissements quand ce ne sera pas la néantisation pure et simple. Cette *mise-sous-relation*, organisée par l'impérialisme occidental, allait se prolonger par celle du capitalisme mondialisé et des hystéries de la finance. Aujourd'hui, le territoire de l'entreprise, du chef d'entreprise, du PDG ou du capitaine d'industrie, du manager commercial ou du trader de base, n'est plus celui d'une Patrie, d'une Nation, d'un dieu, d'une langue, d'une culture ou d'une civilisation, mais véritablement l'espace non régulé du *Marché* censé être régulateur : là ne sévissent que des intentions commerciales, des pièges à profit, des accumulations financières poussées jusqu'à l'absurde, toutes les formes standardisantes de la consommation. La *mise-sous-relation* coloniale, économique, capitaliste et financière allait donner cette *mondialisation* marchande que nous connaissons aujourd'hui. Seulement, au cœur même de cette barbarie, la conscience du monde allait surgir en nous et nous permettre de comprendre que sous cette mondialisation pouvait exister ce que Glissant appelle une *mondialité*, c'est-à-dire une présence tout à la fois nouvelle et très ancienne, toujours en devenir, qui est l'infinie complexité du monde *en relation* et la conscience que nous en avons. La Relation est *une donnée du monde actuel*, notre conscience est

habitée de la présence du monde, mais c'est aussi *un devenir* toujours très incertain qu'il nous faut mettre en œuvre. C'est ce monde en relation qui désormais constitue l'écosystème déterminant de notre vie, de nos créations, et l'alchimie la plus intime de chacun d'entre nous.

La Relation nous permet d'échapper aux absolus des cultures et des civilisations. Elle allie, elle relie, elle relaye, elle rallie tout ce qui se trouve séparé, opposé ou disjoint. Elle sait que l'unité ne saurait être qu'une célébration de la diversité, et que la diversité constitue l'énergie claire de toutes les unités. Elle suppose qu'il y aura des solidarités d'individus forcés de mener leur légende personnelle, d'organiser l'aventure de leur plénitude, dans une culture qui serait riche de toutes les cultures du monde, et d'une civilisation qui serait celle de toutes les civilisations connues. Mais, si généreuse soit-elle, cette idée demeure insuffisante, car dans la Relation se produit une irréductible alchimie de rencontres, d'hybridations, de ruptures, de synthèses instables, d'associations solidaires, d'antagonismes partenaires, à laquelle il est très difficile de se soustraire, sauf à se placer en dehors du vivant, à quitter le réel. Nul ne peut aujourd'hui se référer ou se définir par un absolu de culture ou de civilisation. Toute personne est une expérience singulière dans un impact de flux relationnels. L'arbre relationnel aux racines étendues, aux racines en rhizome, a remplacé depuis longtemps l'arbre généalogique lesté d'une lignée d'ancêtres et d'une racine unique. Ce sont désormais nos expériences partagées dans le monde qui nous permettent de choisir notre terre natale, nos ancêtres, notre sexualité, la langue qui nous plaît, le dieu qui nous fascine, d'en changer au gré de nos accomplissements ou de les mélanger tous. Vivre en Relation suppose que chaque partie, reliée aux autres, puisse, pour accomplir sa plénitude, mener son expérience dans l'expérience de l'Autre. Être en Relation à l'Autre ce n'est pas le dominer, l'asservir ou le vaincre, l'intégrer ou le rendre identique à soi-même. C'est non seulement respecter son opacité – faire de l'opacité un vecteur de préservation du plus profond de sa différence – mais lui permettre de se réaliser tout autant que l'on réalise soi-même, dans une aventure partagée, un très beau risque où l'on peut changer, s'enrichir, se grandir, s'accomplir en changeant, sans pour autant se perdre ou se dénaturer.

En nous faisant sortir des absolus, la Relation nous ramène en face de ce que les cultures et les civilisations avaient cherché à nous prémunir. *Je veux parler de l'impensable*. L'apparition de la conscience réflexive chez Sapiens allait provoquer sa terreur en face de tout ce qui lui était impossible à expliquer. *La mort*. *La vie*. *Les forces de la nature*. *L'abîme scintillant du cosmos*. La terreur face à l'inconcevable du monde allait déclencher l'extraordinaire créativité humaine. Démon, dieux, diables, divinités, religions, arts, philosophies et sciences... s'efforceront de conférer une signification à tout ce que l'on ne saurait concevoir.

La terreur initiale a été ensevelie par la créativité extraordinaire de l'espèce humaine. Il fallait que tout ait du sens, et que ce sens soit intelligible. Le réel et le monde nous ont été simplifiés dans les paradigmes confortables des cultures et des civilisations. Leur mise-*sous*-relation et leur mise-*en*-relation si massives aujourd'hui, les progrès de notre champ de conscience, l'irruption de nos individuations et des personnes que nous expérimentons, écartent pour ainsi dire tous les paravents, pour nous ramener en face de l'originelle terreur ; avec l'obligation d'accepter que le réel est désormais fait d'incertain, d'indécidable, d'improbable ; que l'Autre n'est plus simplement l'étranger, le barbare, mais véritablement ce que nous ne pouvons plus concevoir, c'est-à-dire *l'impensable*.

Là où les cultures et leurs ensembles civilisationnels créaient un « dedans » et un « dehors », la Relation nous ouvre à ce vertige où il n'y a ni dedans ni dehors, et nous permet de comprendre que cultures et civilisations (qui toujours se sont connues, toujours touchées, toujours informées mutuellement) sont aujourd'hui en inter-rétro-action à une intensité jamais atteinte auparavant, et qu'un monde en ses diversités nous est offert, qu'une planète, une seule, nous est donnée, en vivre-ensemble à composer et en partage à décider.

Là où la civilisation voulait « universaliser », c'est-à-dire étendre aux autres ses absolus, la Relation diversalise infiniment, elle ouvre au foisonnement des diversités qui s'émulsionnent, à ces briques du vivant que sont les différences.

Là où culture et civilisation créaient des Territoires, des Nations, des Patries, la Relation suscite des « lieux » dans les fluidités du Divers et de nos différences, et ces lieux sont multi-trans-culturels ; et ces lieux s'ajustent aux anciens Territoires, anciennes Patries, anciennes Nations, mais ils les dépassent aussi ; et ces lieux sont désormais sans « dedans » ni « dehors » car ils supposent une relation de tout précipité vers tout, dans une conscience commune nullement communautaire, toujours en devenir.

La Relation ne cache rien, elle n'a pas d'absolus, pas de vérité, pas de morale, elle ne rassure pas, elle défait les certitudes dans les interactions incessantes du vivant ; elle nous force à tenter de vivre, de créer, de penser, de devenir le mieux humain possible en face de l'impensable, sans civilisation élue, sans culture tutélaire, mais avec tout ce que l'homme a produit de meilleur, et l'expression d'une très humble humanité inscrite dans l'horizontale plénitude du vivant.

Là où les civilisations et les cultures nous distinguaient de la nature et des Autres, nous protégeaient de l'impensable, la Relation, comme la conçoit Glissant, nous y ramène infiniment. Elle permet à chacun de nos gestes, à toutes

nos créations, et encore plus à toute poétique, de retrouver le choc originel des créativités, la terreur générique et, avec, d'aller aux chaos-opéras des résonances et déraillements.

Nous ne vivons plus dans des essences culturelles ou civilisationnelles, nous vivons, et nous devons apprendre à vivre, en Relation.

